



DE L'AUTOMOBILE À LA FONDATION CARTIER, AUX MOUVEMENTS SOCIAUX, À LA MAISON ROUGE, EN PASSANT PAR LES ARCHIVES NATIONALES QUI PRENNENT DE LA HAUTEUR AVEC DES VUES D'AVION, PLUSIEURS EXPOSITIONS THÉMATIQUES NOUS RACONTENT NOTRE HISTOIRE PAR LE FILTRE DES PHOTOGRAPHIES QU'ELLE PRODUIT. UNE APPROCHE SOCIÉTALE À LAQUELLE SE RATTACHE ÉGALEMENT LA MER, QUI PRÉSENTE UNE EXPOSITION SUR LE CORPS À TRAVERS DES REGARDS D'ARTISTES COMME MICHEL JOURNIAC OU ORLAN, QUI SONT, EUX AUSSI À LEUR MANIÈRE, RÉVÉLATEURS DE LEUR ÉPOQUE. — TEXTE : SOFIA FISCHER

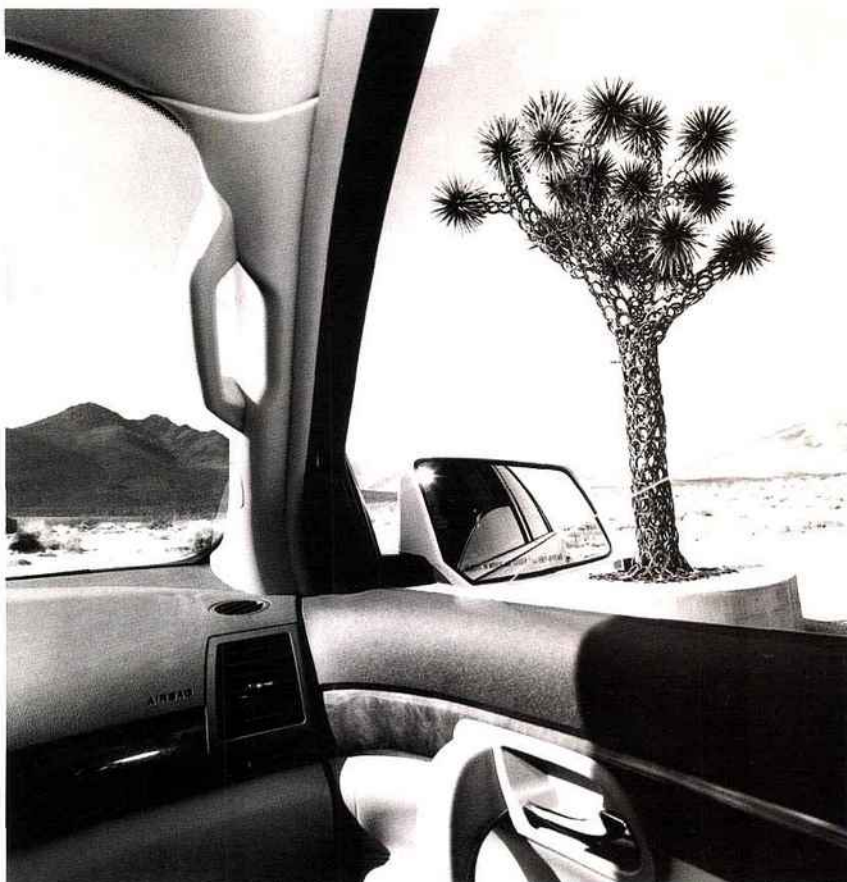
DOSSIER

Ces photos qui nous révèlent leur époque

À l'occasion du Mois de la photo, *Fisheye* a retenu quatre expositions thématiques. Dans ces expériences, le travail de commissaires d'exposition sur un thème, ajouté à la valeur contextuelle de chaque image, finit par dessiner des ensembles dont la signification échappe presque à ceux qui les ont réalisés. Leurs travaux composent des cartographies partielles et subjectives, des points de vue singuliers sur le monde, comme les quatre expositions proposées par les Archives nationales, la Fondation Cartier, la Maison européenne de la photographie et la Maison rouge. Toutes racontent une époque depuis un belvédère : à bord des premiers avions qui sillonnaient le territoire français au début des Trente Glorieuses, depuis le volant d'une voiture au XX^e siècle, à travers le corps fragmenté, ou depuis les marges tapies dans l'ombre contestataire des décennies post-soixante-huitardes.

Obsession pour l'automobile

Notre rétrospective historique commence derrière le volant, à la Fondation Cartier. « La Fondation a été une des premières institutions à prendre l'automobile au sérieux dans le monde de l'art », nous précise au début de l'entretien Leanne Sacramone, commissaire adjointe





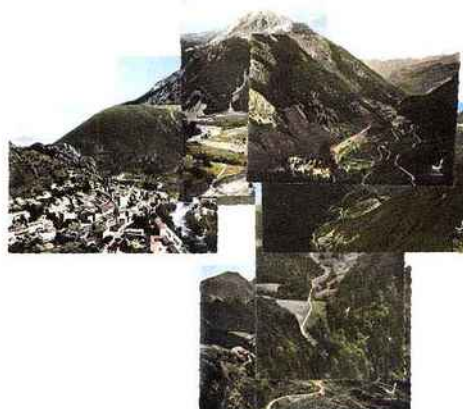
de l'exposition *Autophoto*. À travers cet accrochage, l'établissement met en relation deux inventions de la révolution industrielle – la photographie et l'automobile – qui, même si elles ont cinquante ans d'écart, possèdent de nombreuses affinités : toutes deux ont été sérialisées et rapidement démocratisées. Un point de départ : tous les photographes sélectionnés ont eu une obsession pour l'automobile, qu'ils l'aient prise comme sujet ou qu'ils l'aient utilisée comme outil de travail – à travers des road trips. L'ensemble est massif. Durant plus d'un an, Xavier Barral, Philippe Séclier et Leanne Sacramone ont brassé plus de 10 000 images pour parvenir à une sélection d'environ 500 photographies. Il en résulte un portrait d'une société bouleversée pendant un siècle, à travers l'automobile. Depuis son arrivée comme invention providentielle, avec notamment le travail du couple Sylvie Meunier et Patrick Tournebœuf – qui ont collecté des photos de familles posant devant leur voiture au début du siècle –, jusqu'aux clichés de Jacqueline Hassink qui photographie les jeunes hôtes dans les salons de l'automobile contemporains, en passant par les décharges de pneus photographiées par Edward Burtynsky, *Autophoto* dresse le parcours de l'automobile et des profondes mutations historiques et sociologiques qui l'ont accompagnée depuis cent ans.

« Nous avons des œuvres qui parlent toutes d'un aspect très différent de l'automobile, et donc de la société, explique Leanne Sacramone. Ensemble, elles tissent un récit assez complet. On voit réellement

une évolution entre l'idée initiale qu'il s'agit d'un objet formidable du futur, et un changement de mentalité. Le tout à travers l'œil des photographes. » Pour illustrer ses propos, Leanne évoque l'évolution entre les images de Jacques-Henri Lartigue et celles de Walker Evans au début du siècle de la voiture, comme nouvel engin dans la ville, à celles de Philippe Chancel sur les usines démantelées dans la triste ville de Flint, dans le Michigan. Le tout sans oublier de documenter les profondes mutations du paysage induites par le moteur : apparition des autoroutes, des ponts, des banlieues...

Carte postale imaginaire

La modification du territoire est une source d'inspiration que l'on retrouve dans le travail du photographe Mathieu Pernot, qui intervient à double titre dans l'exposition *En avion au-dessus de...* aux Archives nationales. Simultanément artiste et commissaire, le photographe a créé une œuvre originale à partir des clichés aériens de la firme Lapie, dont les avions ont sillonné le territoire français des premières secousses des Trente Glorieuses, dont le photographe-commissaire a décidé de baliser l'histoire depuis le ciel. Le développement rapide de l'aviation légère coïncide, dans l'après-guerre, avec celui de la photographie aérienne à moyenne et basse altitude. Depuis les années 1950 jusqu'au début de la décennie suivante, les avions de l'entreprise Lapie ont engrangé des milliers de clichés destinés à la producteur



© Archives nationales - Mathieu Pernot
En avion au-dessus de...
Exposition aux Archives nationales
du 10 mars au 10 mai 2017
Paris, France
www.archives-nationales.fr



de documentation pédagogique, et surtout de cartes postales, accompagnant ainsi l'essor du tourisme de masse. Une montagne d'images qui ont fourni la matière première à Mathieu Pernot. Dans une salle dédiée aux archives, le photographe a assemblé des centaines de cartes postales au sol « comme un immense puzzle », explique-t-il d'un ton presque enfantin, enjoué par la mission qui lui avait été confiée. Un « immense puzzle » pour constituer une seule image de six mètres sur deux. La carte imaginaire d'une France en mutation, juxtaposant exploitations agricoles traditionnelles, industries anciennes et infrastructures innovantes, sur fond d'urbanisation accélérée.

« C'est un immense doricca castra [figure dans laquelle un mot reprend la forme de la fin de celui qui le précède, comme dans la comptine "marabout/bout de ficelle". ndlr] photographique. J'ai cherché les images qui pourraient dialoguer entre elles, se continuer, raconte le photographe. J'ai cherché les voies ferrées, les montagnes, le littoral, tout ce que je pouvais mettre bout à bout. Est apparue alors une sorte d'immense carte postale imaginaire de la France des années 1950, où on retrouve ses cités, ses bords de mer avec les premiers touristes des Trente Glorieuses qui se baignent, ses centrales nucléaires, ses villes nouvelles, ses banlieues qui commencent à apparaître... » Associer des images qui n'avaient pas vocation à



l'être, « les détourner de leur sens originel, même », pour « raconter une France de ces années-là. »

Récit d'un esprit contestataire

Loin des paysages, des rivières et des cartes postales, c'est le hors-champ qui raconte l'époque à la Maison rouge. Un hors-champ franc-tireur, contestataire, subversif, propre aux désillusions d'une contre-culture post-soixante-huitarde qui servira de poste d'observation des deux décennies de 1969 à 1989. À travers une sélection d'œuvres et de documents, l'exposition identifie un « esprit français », mélange d'idéalisme et de nihilisme, d'humour noir et d'érotisme, pamphlétaire et

lyrique. « Cette expo, c'est avant tout l'histoire d'une amitié entre Guillaume Désanges et moi », explique François Piron, co-commissaire de *L'Esprit français*. « La première fois qu'on en a parlé, c'était de manière assez autobiographique. On a été enfants et adolescents dans les années 1970 et 1980, donc on a été nourris de certaines esthétiques propres à cette époque. On a eu envie de réexplorer notre propre passé. On a vite compris que l'année 1968 était un tournant, mais aussi un sujet en soi. » Le binôme a ainsi eu envie de parler de ces deux décennies « où il planait une sorte d'intuition qu'il ne s'agissait pas que d'un moment d'ouverture. C'était aussi un moment de grande désillusion ». De l'héritage des années 1968 à la chute du mur de Berlin, en passant par le bilan du

premier mandat socialiste de la V^e République, l'assemblage des commissaires tisse le récit d'un esprit contestataire dont les codes et l'esthétisme inspireront finalement tout un

pan de la culture marginale jusqu'à nos jours. « Ce n'est pas une exposition qui traite de toute l'histoire de cette période-là, mais qui essaie de la traiter à partir de ses marges, de ce qui n'a pas été validé par la culture "officielle". Nous nous sommes intéressés à ce qui n'avait pas été assimilé, ce qui était resté antagoniste », explique François Piron. Parmi la sélection, une œuvre assez monumentale de Michel Journiac, datée de la fin des années 1970 – une guillotine reconstruite pour dénoncer la peine de mort –, ou une gigantesque fresque du graphiste Kiki Picasso. On retrouve aussi un Coluche et sa campagne présidentielle, et l'équipe d'Hara-Kiri. « Finalement, on oppose souvent les décennies 1970 et 1980. La première étant marquée par l'émancipation des femmes et des homosexuels; la seconde étant plutôt celle où ça se referme, où le fric prend de plus en plus de place.

Mais on a remarqué que, dans les contre-cultures, il y a une sorte de continuation

entre ces deux décennies », raconte le commissaire. La filiation ? « Ce sont des époques très marquées par la trahison de l'esprit de 1968. Cette trahison devient de plus en plus violente dans les années 1980. On retrouve, tout au long de ces vingt années, la même figure du franc-tireur, anti-tout, et surtout anti-anti. C'est quelque chose qui défie fondamentalement le pouvoir, qui s'atomise en dissidence. » Les commissaires assurent ne pas avoir travaillé dans un esprit





de nostalgie. Peut-être, concèdent-ils, cette exposition servira de rappel d'un certain moment dans l'histoire où « *on ne pensait pas que ça irait mieux plus tard, donc on prenait la liberté tout de suite.* »

Corps en morceaux

À la Maison européenne de la photographie, le corps se dévoile aussi par fragments, en présentant une rétrospective des œuvres de Michel Journiac et une grande exposition d'Orlan. Parmi les autres morceaux de ce « cadavre exquis » : Gloria Friedmann, à la redécouverte de ses nus primitifs, et le travail récent de Martial Cherrier sur l'imaginaire des corps hypertrophiés et bodybuildés. À noter, l'exposition du travail d'Orlan (1965-2000), qui narre l'histoire de la libération de la femme à travers les yeux de cette artiste engagée, dérangement et protéiforme. On y découvre ses œuvres des années 1960 (*Panoplie de la bonne à marier*) hantées par le cadre de la jeune femme rangée, d'un corps et d'une sexualité retenus par le contexte esthétique et sociopolitique de l'époque, jusqu'à la modification de son propre corps – d'abord par chirurgie esthétique, puis à travers les

outils numériques apparus en 1990. Tout le travail d'Orlan questionne les visages et les représentations de la femme, interroge le corps et son contexte. Même si, comme le souligne Jérôme Neutres, commissaire de l'exposition, « *le travail d'Orlan n'est ni daté ni prisonnier de son époque. Son approche artistique et plastique est toujours aussi pertinente, toujours aussi forte aujourd'hui.* » ●



Du 19 avril au 22 octobre 2017

Autophoto

Fondation Cartier pour l'art contemporain
261, boulevard Raspail, à Paris (75)
www.fondationcartier.com

Du 4 avril au 19 septembre 2017

Mathieu Pernot / Photographes non identifiés de l'entreprise Lapie

En avion au-dessus de... La France photographiée par l'entreprise Lapie, 1950-1970

Archives nationales

59, rue Guynemer, à Pierrefitte-sur-Seine (93)

Musée des Archives nationales,

60, rue des Francs-Bourgeois, à Paris (75)

www.archives-nationales.culture.gouv.fr

Jusqu'au 21 mai 2017

L'Esprit français 1969-1989

La Maison rouge – Fondation

Antoine de Galbert

10, boulevard de la Bastille, à Paris (75)

www.lamaisonrouge.org

Du 19 avril au 18 juin 2017

Orlan, Michel Journiac, Martial Cherrier, Gloria Friedmann

Le Corps

Maison européenne de la photographie

5-7, rue de Fourcy, à Paris (75)

www.mep-fr.org